



BERTHELOT & Cie | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **H. BERTHELOT**
 Editeurs-Propriétaires. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC REINFORCISANT
LE VIN DE QUININE
 ET...
 FIEVRES...
 LE GRAND TONIC REINFORCISANT

FEUILLETON de CANARD
LE SIRE DE LUSTUPIN
 Par ERNEST CAPENDU
 (Suite.)

— La jolie demoiselle de Lespèrs est émue de l'honneur qu'elle va recevoir, — dit Tocqueville. — Regardez donc comme elle est pâle !
 Cocqueville se mordait la moustache avec impatience.
 — Comment faire ? — se demandait-il.
 Il pensait à de Maillé et à la promesse qu'il lui avait faite.
 Cocqueville avait bon cœur et il aimait chèrement le vicomte.
 Il l'avait vu pâlir et faiblir ; il avait compris ses souffrances physiques et morales, et il était sérieusement inquiet.
 En présence de la situation, l'exécution de la promesse faite lui paraissait de plus en plus difficile et il se creusait en vain la cervelle pour trouver un moyen.
 — Il faut d'abord l'avertir qu'il est là ! — se disait-il. — L'avertir sans qu'on puisse entendre !... Ah ! si madame de Martigny n'était pas entourée de tous ces gentilshommes qui l'accablent de galanteries, cela irait tout seul, mais comment lui parler, à elle, avec toutes ces oreilles ouvertes ! Et ce pauvre vicomte !...
 Le baron était violemment agité :
 — Mais comment faire ? — se dit-il encore à voix presque haute. — Comment faire pour réussir ?
 — Rien ! — dit une voix en glissant ce mot dans l'oreille du baron.
 Cocqueville se retourna vivement. Un homme était derrière lui, mais cette homme venait de se retourner aussi et on ne le voyait que de dos.



L'armée du salut à Ottawa.

Il portait un beau costume de velours noir.
 Cocqueville voulut faire un pas pour le rejoindre, mais l'homme disparait dans la foule.
 En cet instant un mouvement beaucoup plus accentué que le premier se fit dans les salons. Il y eut un flux de la salle du Trône à la salle des gorges, puis un reflux dans le sens contraire.
 Un instant de silence régna :
 — La reine ! — dit une voix.
 — Le dauphin ! — dit une autre voix.
 — La princesse Louise ! — dit une troisième.
 Courtisans et courtisanes se portaient vers la salle du Trône et vers les galeries latérales établies à droite et à gauche. Puis une voix puissante cria :
 — Monseigneur le duc de Lorraine !
 Et une autre ajouta aussitôt :
 — Sa Révérendissime monseigneur le cardinal d'Amboise !
 La table s'était portée en avant.
 Elle formait une double haie dans les galeries, depuis la salle du Conseil jusqu'à la salle du Trône.
 Dix "Cent gentilshommes," portant l'épée nue à la main et l'écu de France brodé sur le plastron du pourpoint, s'avancèrent, précédant le grand chancelier.
 En l'espace de quelques secondes, la salle des Cariatides avait été presque entièrement abandonnée.
 Tous s'étaient portés sur le passage du Dauphin et de la reine.
 Rabalais s'était élancé un des premiers et cocqueville l'avait suivi, espérant sans doute profiter de ce moment de préoccupation générale pour parler à Catherine.
 Les onze gentilshommes étaient seuls demeurés dans la salle.
 Pas un n'avait fait un mouvement, pas un n'avait manifesté le désir de se porter sur le passage du royal cortège.
 Tous les onze étaient là, dans une contenance fière et résolu. Certes, à leur tenue, à leur alluré, on eût pu moins les croire dans le salon possible d'une cour élégante, attendant le roi et la reine, que sur le terrain d'un champ de bataille, attendant l'ennemi.
LXXIX
LE DAUPHIN.
 Le cortège royal faisait son entrée dans la salle du Trône. Le dauphin, — la reine, — la princesse Claude, — la princesse Louise, venaient d'apparaître.
 C'était un joli couple, gracieux, frais et poétique, que celui qui formaient le Dauphin et la jeune reine dont l'entrée dans la vie avait été si belle et dont la mort devait être si précoce pour l'un. — la fille de Louis XII.
 François venait d'avoir vingt ans. Il était de taille très élevée, bien pris dans sa personne : il avait de l'élégance et de la grâce, et l'apparence vigoureuse et ardente, — il justifiait bien ce titre de roi-chevalier que lui devaient donner bientôt ses courtisans.
 Il portait un riche costume blanc, armoisi et or.

Le pourpoint, les chausses, la toque étaient en velours blanc : les hauts-de-chausses, le manteau, les souliers en velours armoisi et les plumes de la toque de même nuance.
 Des broderies d'or et de perles ornaient le tout, et la poignée de son épée était enrichie de magnifiques diamants entourés de rubis. Il portait sur la poitrine le grand collier de l'ordre de Saint-Michel.
 François marchait lentement devant la reine Marie.
 La beauté de Marie d'Angleterre était parfaite, s'il faut en croire ses contemporains.
 "Venant sur ses quinze ans, sa beauté commençait à faire paraître sa belle lumière en beau plain midy, et en effacer le soleil lorsqu'il lui était le plus fort, tant la beauté de son corps était belle."
 Marie d'Angleterre portait sur sa tête une couronne de diamants et de perles formant des étoiles.
 Sa robe était de drap d'or frisé, toute constellée de diamants.
 Elle portait au cou, aux bras de splendides parures.
 Ainsi costumée, la jeune souveraine parut si éblouissante qu'il y eut un frémissement d'admiration dans la galerie ; hommage dont la femme devait être plus fière que la reine, car c'était à la splendeur de la beauté bien plus qu'à celle du rang qu'il s'adressait.
 De l'autre côté du dauphin s'avancait la princesse Louise.
 La princesse Louise de Savoie avait trente-neuf ans et elle était fort belle.
 C'était une véritable reine dans l'acception majestueuse du mot.
 Elle avait beaucoup de grâce et d'amabilité dans l'ensemble de sa personne.
 Les lignes du visage avaient la pureté romaine.
 Sa chevelure était magnifique, opulente, délicatement plantée, car ce que Louise de Savoie avait de plus beau en elle, c'était le front.
 Elle avait (et ses portraits en font le profil d'une médaille antique.)
 Quoique Italienne, elle avait la peau d'une blancheur éblouissante et la carnation rosée.
 Brantôme dans son style naïf et coloré, dit que la mère de François Ier avait "la charnure belle et le cuir net."
 Et il ajoute : " Elle avait la jambe très belle, ainsi que j'ay ouy dire aussey à aucune de ses dames, et pronoyait grand plaisir à la voir bien chaussée et à en voir la chausse bien tirée et tendue."
 Comme on le voit, Louise de Savoie que l'on se figure, en lisant l'histoire, laide, renfroquée, à l'aspect féro-